

PENSÉES DANS LA SOLITUDE¹

(2 sur 3)

CONTENTEMENT ET SATISFACTION

Les idées reflétées par ces termes sont diamétralement opposées. Le premier répondrait plutôt au calme philosophique, à la paix dans son aspect mineur, l'équilibre relatif de l'Âme atteint par le disciple, tandis que le second implique la stagnation de la Volonté, la mort de l'aspiration et de tout véritable progrès.

Une fois passée la première vague impétueuse de l'émotion, et lorsque le temps, de sa main qui lentement rompt le charme, s'est mis à estomper les contours de la première création intense de la pensée, la connaissance acquise semble être la seule possession qui demeure : à savoir qu'il existe un Sentier à parcourir et que rien n'a de valeur – aucune pensée ni aucune parole – à moins d'avoir pour but l'unique objectif suprême, la découverte et la poursuite de ce sentier qui mène à la délivrance de l'existence conditionnée. Mais c'est une chose d'être pénétré de cette connaissance purement intellectuelle ; c'en est une autre

¹ Cet article a été publié pour la première fois par W.Q. JUDGE dans le *Path* de Janvier 1887, sous le titre de *Thoughts in Solitude*.

d'avoir la Volonté, le Courage et la Force de découvrir et de suivre le sentier.

Après beaucoup d'interrogations' dans l'incertitude, et toutes sortes de réflexions inquiètes au sujet de ce sentier, en se rappelant toujours qu'« on ne le trouve, pas par la dévotion seule, ni par la contemplation religieuse seule, ni uniquement par le progrès ardent, ou par des efforts où le soi est sacrifié, ni par la seule observation studieuse de la vie, aucune de ces démarches ne pouvant faire progresser le disciple de plus d'un pas, et tous les degrés étant nécessaires pour constituer l'échelle », on peut encore obtenir une indication dans les versets de la *Bhagavad-Gita*, si bien rendus par M. Edwin Arnold :

Il en est qui,
Par la méditation, trouvent l'Ame dans le soi,
En apprenant par eux-mêmes;
Quelques-uns l'atteignent par une longue étude philosophique
Et une vie de sainteté; certains, par les œuvres.
D'autres encore ne l'atteignent jamais ainsi,
Mais entendent d'autres bouches parler de lumière,
Et ils la trouvent et s'y attachent,
Pleins de dévotion ; oui ! et ceux-là, fidèles à l'enseignement,
Vont au-delà de la Mort !

En vérité, « les aides pour mener la vie noble, sont toutes en nous » – là est vraiment le sentier – autrement dit, il y a autant de chemins qui conduisent à la Perfection qu'il existe d'Ames individuelles.

Il existe sans doute pour l'individu un point de saturation

pour l'Energie, comme il en est un pour la Vérité. Il peut apparaître sous la forme d'une lassitude léthargique, ou sous celle de la satisfaction. Pour le vieil homme, fatigué de la vie ; le repos de la mort est, doux, mais même si l'individu peut sembler avoir mérité le repos, un tel sentiment appartient encore à la qualité de « Tamas » et doit être évité à tout prix. Le sentiment de satisfaction est bien, plus insidieux. En fait, c'est l'obstacle à toute possibilité de progrès ultérieur, placé par le soi subconscient le plus profond de l'individu lui, même. On peut remarquer ici et là des hommes à tous les niveaux d'évolution morale qui en sont arrivés à cet état de satisfaction. Bien que l'assouvissement pur et simple des plaisirs des sens et les agréments de la vie de société des pays civilisés puissent devenir pour la plupart des adeptes du plaisir une triste routine vide de sens, nous en voyons cependant à qui une telle existence apporte une réelle satisfaction. Ils ont atteint leur but. Si, maintenant, nous nous tournons vers le monde religieux, qui de nous ne connaît une ou deux de ces nombreuses âmes bienheureuses qui ont atteint à la parfaite quiétude de la satisfaction ? Pour elles, il n'est pas de questions brûlantes. Elles estiment avoir résolu l'insoluble. Elles aussi ont atteint leur but. Il n'est d'ailleurs pas que la sphère de vie objective où nous vivons pour nous donner des exemples de l'opération de cette loi de la nature. La sphère des Deva-Lokas nous permettrait – si nous pouvions pénétrer ces sereines hauteurs de l'être – de voir des Ames qui ont atteint leur Saint repos et gagné leur suprême satisfaction – repos et contentement qui, comme toute existence conditionnée, devront cependant, à un moment donné, arriver à un terme. Mais, pour le dieu en Déva-Loka, comme pour l'épicurien de ce monde, la satisfaction atteinte est la preuve de la limite qui borne son progrès – le progrès enregistré dans les différents cas n'étant qu'une question

de degré. Chacun de ces êtres a manifesté une incapacité d'endurer plus, que ce soit souffrance ou joie – bien qu'il s'agisse de souffrance dans la plupart des cas – et c'est pourquoi pour chacun le progrès est arrivé à un terme. Mais l'homme a en lui la potentialité de la Divinité, qui n'est pas représentée par le Déva (dieu) dans ses sphères de béatitude, mais réside dans l'union absolue avec l'Esprit de Vie dont la nature est une manifestation, l'Etre où toute individualité a fusionné dans l'Un – l'état un et toujours permanent de Nirvâna – la Paix de Dieu qui dépasse tout entendement.

Lorsque, après de longues années d'incitations incessantes, l'aiguillon intérieur cesse de se faire sentir, une paix relative est atteinte. C'est un sujet d'étonnement pour le disciple qui ne peut comprendre la raison d'un tel état de choses ; ce n'est pas de son propre fait que se sont détendues les cordes de la torture : il sait seulement que la tension s'est relâchée et que, dans la quiétude, sa pensée peut s'ordonner sans trouble. Mais, avec le départ de la douleur, il a l'impression de sentir que sa recherche est moins intense ; et alors s'ensuit l'inexplicable paradoxe d'une réelle invocation faite à la douleur par une partie de sa nature, tandis que l'autre partie en considère le retour éventuel avec crainte et effroi. Néanmoins, cette tranquillité du contentement perdure. Il va sans dire que cet état inclut un parfait contentement dans toutes les conditions extérieures. Il peut ne pas avoir atteint la lumière transcendante où toute crainte de catastrophe terrestre, comme tout désir de possessions matérielles sont également inexistantes. Le disciple demeure encore une créature d'habitude, et l'imagination peut aisément conjurer des situations où l'égalité d'âme serait complètement jetée à bas. Mais, au moins, tout nouveau désir pour des objets terrestres a, en règle générale, cessé de se manifester. En fait, toute la vie terrestre se

révèle maintenant sous son vrai jour à son esprit, comme n'ayant de valeur que pour donner l'occasion de reconnaître qu'elle n'en a absolument aucune et pour amener l'être à chercher à atteindre les choses qui possèdent permanence et valeur ; et le seul désir obsédant qui subsiste alors, c'est de ne pas se retrouver en ayant perdu l'acquis du progrès fait dans la vie précédente lorsque le fardeau de l'existence terrestre devra être repris ou, selon les termes de Platon, de pouvoir traverser les eaux du Léthé sans que l'âme subisse le mal de l'oubli absolu.

Dans l'un des premiers numéros du *Theosophist*, les aspirants à la condition de Chéla ont été avertis de ne pas entreprendre trop tôt une vie pour laquelle ils ne sont pas encore prêts et tous ont été avisés de commencer par maîtriser leurs faiblesses les plus évidentes – leurs péchés les plus flagrants. En fait, il semblerait que dans l'acquisition de cette maîtrise, et sa consolidation jusqu'à ce que toute rechute soit constitutionnellement impossible (ce résultat pouvant d'ailleurs impliquer une période qu'une seule vie ne saurait couvrir) réside, pour la plupart, la voie d'accès nécessaire conduisant au Sentier. Tandis que, par cet exercice de discipline du soi, l'aspirant acquiert progressivement Volonté, Force et Courage, nécessaires pour parcourir le Sentier, une fois qu'il a été découvert, « de nouvelles mains et de nouveaux pieds viennent à naître en lui » qui lui permettront d'escalader les hauteurs qui se dressent au-delà. On peut faire une analogie entre cette quête de la Perfection et l'ascension d'une cime apparemment inaccessible. Après avoir cheminé de longues années à travers la forêt obscure de la plaine, et fait des chutes dans maintes fondrières du découragement, les vêtements déchirés et les pieds en sang, le grimpeur a fini par émerger : la forêt s'étend

au-dessous de lui, et il aperçoit la plaine obscure qui va jusqu'à l'horizon. Mais ce n'est que le premier plateau de la montagne qu'il a gravi et, droit devant lui, se dresse une paroi rocheuse apparemment verticale. Pourtant, c'est cette paroi rocheuse qu'il doit escalader, car il n'y a pas de retour possible une fois qu'il a réalisé que ce qu'il a entrepris est la seule chose qui en vaille la peine.

Bien que l'accent soit mis sur la nécessité de fortifier progressivement le caractère par la victoire sur toutes les imperfections dont le disciple est conscient, il ne faut pas tomber dans l'erreur commune des hommes religieux et prendre la conquête d'un péché donné, ou de tous les péchés, comme le but, au lieu d'une simple préparation en vue de parcourir le sentier. En fait – avec un désir suffisamment ardent pour le but ultime – tous les péchés et toutes les faiblesses qui sont un obstacle entre le disciple et l'objet de son désir se trouveront annihilés en un éclair de pensée par ce feu même du désir. L'un des moyens essentiels permettant de garder ce désir vivant et de l'intensifier consiste à maintenir le but constamment en vue. Et, de même que c'est l'impuissance de toutes les choses terrestres à satisfaire les aspirations célestes du disciple qui a dû la première fois tourner ses regards vers le sentier, de même, le rappel devant l'œil du mental de l'expérience passée des désirs futiles et des désillusions servira au mieux de tremplin pour la prochaine tentative d'envol vers le Ciel.

Ce sur quoi un homme fixe intégralement son cœur, tôt ou tard il l'atteindra à coup sûr. L'homme dont les désirs ne s'élèvent pas au-delà de la satisfaction des sens physiques obtient l'objet de sa convoitise et ceci, en général, d'une manière rapide. Celui dont la vie est axée dans la nature émotionnelle

accomplira en temps voulu son *summum bonum* dans l'union d'amour dont il a rêvé avec une autre âme. Celui pour qui l'acquisition de la connaissance est la seule, chose valable accèdera à ce qu'il souhaite, en fonction exacte de l'énergie qu'il fournit dans sa recherche. Et le philanthrope, dont le but est de faire le bien à autrui – sur le plan matériel ou moral – et qui se sent poussé à ce qu'on appelle le sacrifice de soi, dans une ligne d'action définie (bien que ce soit très différent du fait de « tuer tout sentiment de séparabilité » – qui constitue le véritable « Sacrifice de soi »), obtiendra aussi sa récompense, sans aucun doute, bien que, peut-être, de façon moins évidente. Mais,

Etroits

Sont le cœur qui n'aime, l'intelligence qui ne contemple,
La vie qui ne porte, l'esprit qui ne crée
Qu'un seul objet et *une Seule* forme pour s'en construire
Un sépulcre pour l'éternité.

Nous, qui reconnaissons le doigt de Maya dans toutes ces choses, et dont la recherche est consacrée à la Sagesse intuitive qui les contient toutes en les dépassant toutes, ne convient-il pas que nous élevions notre mental de façon de plus en plus continue vers le Suprême et libérions de plus en plus nos pensées de toute limitation ? Car, puisque c'est son incapacité à fixer son âme avec dévotion sur la Dêité sans attributs qui, finalement, empêche le fidèle d'atteindre directement le Nirvana (bien qu'il se soit libéré de *tous* les désirs personnels) et, au lieu de cela, le fait aborder aux rivages célestes du Devaloka, où les conditions de félicité, qu'il s'était mentalement représentées comme constituant le Suprême, deviennent sa récompense inévitable, il s'ensuit, pour nous-mêmes, que nous devrions dès maintenant commencer à libérer notre mental de toute

conception limitée, et tendre de plus en plus vers l'infini.

Je ne saurais mieux conclure qu'en citant les quelques dernières lignes du texte où Farîdu-d-din Attâr décrit les sept étapes de la voie menant à l'union avec l'Essence Divine :

La dernière de toutes les étapes est celle de la Vallée de l'Annihilation du Soi, de la Pauvreté complète² – le septième et suprême degré qu'aucune parole humaine ne saurait décrire. Là s'étend le Grand Océan de l'Amour Divin. Le monde présent et le monde à venir ne sont que des figures qui s'y reflètent – Et, alors qu'il se gonfle et se creuse, comment pourraient-elles demeurer ? Celui qui plonge dans cette mer et s'y perd trouve la paix parfaite.

² C'est le terme commun en usage parmi les mystiques musulmans pour désigner le plus haut degré de la vie contemplative.

PENSÉS DANS LA SOLITUDE

Partie 4³

Comme l'a dit Salomon le Sage : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Nos pensées ne sont que les pensées des âges précédents. Qu'il en soit obligatoirement ainsi, cela devient évident si l'on considère l'Eternité du passé. Toutes les possibilités de la nature ont dû se réaliser, et toutes les pensées être formulées dans ce qui, pour nous, représente le lointain passé. Et, tandis que la roue de l'évolution ne cesse de tourner, il ne peut en être qu'ainsi. Au sommet de l'orbite, à chaque révolution, quelques-uns des êtres ayant les plus grandes âmes ont atteint l'émancipation, un petit nombre a réussi à soulever le loquet de la Porte d'Or. Mais, à cette école de la Nature, les autres candidats qui ont échoué lors de l'épreuve finale doivent à nouveau parcourir le cycle épuisant, en compagnie de ceux qui s'élèvent à partir de conditions inférieures, avec seulement, pour les guider à travers le labyrinthe de la vie, ce qui a pu être enfermé de lumière dans les traditions où les religions élaborées durant l'épanouissement antérieur de l'Humanité. Comment seront-ils amenés à retrouver les pensées d'autrefois et à obtenir quelque interprétation véritable du mystère de la vie ? En fait, toutes les pensées sont inscrites dans l'Akasa d'où les Prophètes et les Poètes de tous les temps ont tiré leur inspiration et, dans la mesure où un homme s'efforce de pénétrer sous la simple surface des choses, dans cette mesure même il réussira à faire

³ Cet article a été publié pour la première fois par W.Q.Judge dans le *Path* de Mai 1887, sous le titre de *Thoughts in Solitude*.

sienne une partie de cet héritage des âges.

Il semblerait que même l'érudit ait ici un rôle à jouer. Quel but plus louable pourrait-il avoir que de rendre intelligible dans le langage de son époque les pensées et les idées contenues dans les langues mortes des grandes races de penseurs du passé ? Les érudits actuels, qui ont profondément puisé aux sources du savoir sanskrit et grec, ont, en vérité, une grande responsabilité sur les épaules. Faire partager par tous les pensées et les idées des sublimes anciens, ne serait-ce pas un but plus digne à la vie que de s'envelopper comme le font beaucoup de ces érudits - bien qu'il y ait une ou deux notables et illustres exceptions - dans la satisfaction égoïste d'une culture hors de pair et de végéter dans le souvenir d'une perfection passée ?

Egalement, ceux qui sont animés de l'esprit théosophique, qui ressentent le besoin souverain du sentier qu'ils s'efforcent de parcourir, ont le devoir de trouver des mots plus ou moins adéquats pour communiquer au monde une conviction du caractère suprêmement souhaitable de ce sentier, des mots capables de donner une idée de la vie dynamique intérieure qui s'exprime tout aussi bien dans l'esprit scientifique de celui qui recherche la vérité, que dans la détermination tenace de l'homme du monde qui veut atteindre son objectif, ou dans un quelconque sentiment dévotionnel ou religieux. On a beaucoup trop fait de la Religion – du moins dans les pays chrétiens – une affaire de sentiment. Il est sans doute nécessaire au départ, pour donner de l'élan à l'effort, mais une fois que la voie est choisie, les qualités principales requises seraient plutôt une tension constante vers le but, et une détermination inébranlable.

La pensée qui a incité à écrire le présent article a été

exprimée par une personne amie, dans une note écrite en bas de page dans un ouvrage mystique du Moyen-Age, intitulé *Theologia Germanica*. Le texte exprime l'idée que tout ce qui existe est satisfaisant et agréable aux yeux de Dieu mais, par contre, en citant l'un des nombreux exemples d'action terrestre en contradiction si totale avec ce que les plus optimistes pourraient considérer comme agréable à Dieu, la note écrite inspire inévitablement, comme corollaire nécessaire au texte, sa proposition contraire.

Aussi profondément que nous puissions scruter la vie de la nature, et même si nous pouvons saisir quelque intuition de l'amour, que l'on peut considérer comme la « loi ultime de la création », cette loi doit encore nous apparaître comme indescriptiblement hideuse dans ses opérations à tous les degrés de l'existence objective. Le cosmos a une existence réelle d'ordre cosmique pour ceux qui ont une vision assez étendue, en d'autres termes qui ont la foi pour le voir, son image peut être contemplée dans les profondeurs de l'âme, – le trône même de Dieu – mais pour nous qui parcourons les voies du monde, qui sommes constamment amenés en contact avec les maux sociaux de notre génération, le crime, la pauvreté, la souffrance, comment une telle existence pourrait-elle nous apparaître autrement que comme un chaos ? N'est-ce pas un véritable Enfer sur Terre ? Mais n'existe-t-il pas « de meilleure Philosophie », du genre dont parle Shelley et, « ...dont le goût fait de cet Enfer froid et banal qu'est notre vie un destin aussi glorieux qu'un ardent martyr ? »

On reproche souvent à ceux qui sont profondément imprégnés d'esprit philosophique de ne pas être pratiques – c'est qu'ils n'ont peut-être pas la formule toute prête de la panacée qui

guérirait les maux actuels et que réclame le philanthrope, ce dernier proposant pour sa part un remède partiel qu'il est tout prêt à considérer comme une panacée et à appliquer dans une action insuffisamment réfléchie – mais ceux qui examinent les questions en profondeur voient le véritable remède, bien que leurs paroles puissent tomber dans les oreilles du monde comme des sons vains.

Quant aux forces mises en mouvement depuis longtemps, elles ne peuvent être facilement détournées du but vers lequel elles ont été lancées, et ce but commence déjà à ne se dessiner à nos yeux que trop clairement. Enfant né du sentiment de justice profondément ancré dans l'homme (aussi pervers que soit ce sentiment) et issu de cette marâtre qu'est la tragique pauvreté, le socialiste vociférant, vêtu de rouge, marche parmi nous la tête haute et, selon la loi inévitable de rétribution menaçant ceux qui sont tombés le plus bas dans la fange du matérialisme, et ont été le plus dominés par les passions de la chair, voici que commencent à se faire entendre les gémissements de la tempête à venir, tandis que dans les villes les plus peuplées s'élèvent les cris les plus forts. Il est peut-être trop tard maintenant pour écarter entièrement la tempête mais, sûrement, sa fureur pourrait être atténuée si seulement nous pouvions, même maintenant, déchiffrer correctement la leçon.

A tous ces gens, dont les classes supérieures se livrent honteusement à d'innombrables désirs, et dont les classes inférieures se multiplient comme des bêtes des champs, sans admettre cependant, comme les bêtes, le répit d'une saison sans reproduction, à cette génération adultère et lascive, ne serait-ce pas un objectif estimable de montrer par des paroles et par des actes *qu'il est* possible de dissocier l'amour du désir de luxure,

et que l'émotion la plus élevée dont l'homme soit capable n'a pas de connexion nécessaire avec le lien sexuel ? Mais quel progrès sera possible tant que la société au lieu d'offrir un prix comme récompense au mariage ne reconnaîtra pas qu'ils sont plus dignes d'admiration ceux qui sont capables de préserver dans sa pureté la semence sacrée pour répondre à un but dont l'homme ordinaire n'a pas connaissance : le transfert de l'énergie vitale du plan matériel au plan spirituel, avec ce que cela peut entraîner comme résultats dûs à cette transformation d'énergie, de pouvoirs transcendants, ou – perspective plus désirable, – la réalisation du rêve platonicien : l'union avec notre seconde moitié, la découverte que c'était en nous-mêmes que se trouvait l'âme-jumelle qui a fait l'objet de la recherche de toute notre vie, en d'autres termes, la réalisation que, dans le microcosme, l'homme, comme dans le macrocosme, Dieu, sont contenus à la fois les éléments mâle et femelle de l'existence.

Quel contraste avec cet âge de matérialisme, quand nous lisons ce qui se passait jadis lorsque, pour pallier le dépeuplement du pays, il fallait prescrire à tout Brahmane au cœur sincère de se marier et d'avoir un enfant avant de se consacrer au but principal de l'existence, qui devrait être aujourd'hui celui qu'il était alors: la pratique du Yoga !

Mais, à côté du fait qu'elle permettrait de combattre le mal dominant de notre époque, une autre raison peut être avancée en faveur de la pratique du célibat, bien qu'elle se situe plus sur le plan intérieur et soit donc davantage un sujet de spéculation. Car c'est une satisfaction de penser qu'en refusant de grossir davantage les populations déjà en surnombre, les rangs des êtres non nés se trouvent réduits à un plus faible effectif et qu'un nombre un peu plus grand d'âmes continuent de jouir au Ciel de

leurs rêves bleus.

Mais, bien que l'adoption générale d'une forme de vie moins grossière tendrait considérablement à améliorer l'existence humaine, l'espérer de cette génération serait – semble-t-il – comme mettre l'effet avant la cause ; car, qu'est-ce qui pourrait inciter à réfréner les passions un tant soit peu, tant que l'Ignorance a presque tout pouvoir ? En vérité, tous les maux sous lesquels gémit l'Humanité peuvent être imputés à cette influence maléfique et rien ne sert de trancher l'une des têtes d'hydre du monstre tant qu'il est capable de la remplacer par une autre encore plus hideuse. Andromède représente parfaitement l'Humanité actuelle, mais où chercher Persée, le libérateur, si ce n'est Sous le vêtement lumineux de la sagesse occulte ? Le savoir de ce monde, avec toute sa suite brillante de sciences physiques et d'inventions mécaniques, ne saurait libérer un jour l'Humanité ; il ne fait que tisser autour de ses adeptes des réseaux de ténèbres toujours plus illusoire. Mais nous sommes en droit d'espérer que la Raison, une fois de plus, « versera ses rayons d'aurore » sur ce monde obscur, et que la foi véritable illuminera de nouveau le cœur des hommes, car, lorsque l'idée aura filtré dans le mental que cette vie n'est qu'un maillon d'une chaîne sans fin d'existences similaires, cette futilité de satisfaire tous les caprices des sens – qui ont dû déjà tant de fois être satisfaits dans le passé – ne fera-t-elle pas place au désir de se libérer de cette emprise ? à l'aspiration ardente à une félicité plus durable ? Et quand on aura réalisé que nos pensées et actions présentes sont les facteurs qui déterminent nos vies futures, la douleur (ou la joie) étant la rétribution du passé, un aiguillon ne s'implantera-t-il pas dans le cœur de beaucoup d'êtres pour les diriger sur la bonne voie ? Et, finalement, lorsque, confusément, se fera jour la notion que l'âme, dans des

vies passées, a expérimenté tous les sommets et toutes les profondeurs des choses terrestres – a réalisé toutes les douceurs de la richesse, de l'honneur, du pouvoir, de l'amour – et que l'amer a été vraiment très amer, et que la plus douce des douces choses n'est pas parvenue à donner de satisfaction permanente, ne surgira-t-il pas à alors dans l'âme un profond dégoût pour cette vie odieuse, une ferme résolution de percer le voile de Maya qui nous cache la région céleste ?

Cette percée du voile ou, pour prendre une analogie qui sera plus explicite, cette ascension de la montagne, est conçue de façons très diverses. Pour les uns, elle paraît comme l'aboutissement d'un effort gigantesque, pour d'autres, comme le résultat d'une progression infiniment lente. Elle est tantôt dépeinte comme « l'acte de tuer le serpent mortel du soi – ce moment suprême nécessitant une force qui n'est demandée de nul héros sur le champ de bataille ». Tantôt, on la présente comme le labeur persévérant de la volonté « jusqu'à ce que les efforts aboutissent à la quiétude et que la pensée se soit libérée de la cogitation », comme l'établissement graduel de toute pensée dans la pensée éternelle, jusqu'à ce que désirs et craintes terrestres s'évanouissent simplement, faute de la nourriture qui leur permette de subsister. La vérité peut se situer dans l'union de ces deux modes de pensée apparemment contradictoires ; ou il se pourrait encore que, comme les natures différentes des hommes les poussent sur des lignes d'action différentes, les voies diffèrent réellement tout en menant au même but ; ou, peut-être, pourrait-on suggérer que l'effort désespéré mentionné ci-dessus, le moment suprême où toute la force du héros est requise, est comparable à la manœuvre de l'un des grimpeurs de la montagne qui s'est égaré de la voie convenable sur la paroi gravie pour s'engager dans quelque cul-de-sac de rocher et

escalader un piton écarté du sommet. Il lui faut alors, à coup sûr, faire un saut désespéré pour rejoindre le vrai flanc de la montagne. Mais celui qui a entrepris l'ascension avec un bon guide ne confondra pas le piton rocheux avec le sommet couvert de neige. Sa progression sera rapide ou lente, selon la force et la volonté qu'il possède. C'est pourquoi cette progression devrait toujours sembler à l'aspirant comme l'ascension régulière de la montagne, pour laquelle sont exigées toutes ses énergies combinées de courage, de prudence et de fermeté. Et à l'approche du sommet, toute crainte anticipée de ce que peut réserver l'avenir ainsi que la fièvre du désir personnel et de la passion terrestre seront laissées en chemin comme le brouillard de la vallée. Espoir aussi bien que Peur se dissiperont également dans la pureté de cet air serein.

Et l'amour, qui ne pouvait plus s'identifier à aucun objet de désir, ni trouver de lieu de refuge sur la terre, se sera progressivement purgé de toute trace impure, de passion animale, et deviendra jour après jour plus semblable à Dieu dans son rayonnement, jusqu'à ce que se fondent toutes affinités et répulsions personnelles devant l'intensité de sa dévotion à l'unique Perfection suprême. Toutes apparences de différence seront alors dissipées – amis et ennemis, parents et étrangers, oui, même la distinction entre hommes bons ou mauvais, tous paraîtront semblables, car Dieu seul sera perçu en tous et la félicité du Yoga sera atteinte.

(à suivre)

PÈLERIN.